

KHALED AL KHAMISSI

TAXI

traduit de l'arabe (Egypte)
par Hussein Emara et Moïna Fauchier Delavigne

BABEL

Mon Dieu ! Quel âge pouvait avoir ce chauffeur de taxi ? Et quel âge pouvait avoir sa voiture ? Je n'en croyais pas mes yeux quand je me suis assis à côté de lui. Il y avait autant de rides sur son visage que d'étoiles dans le ciel. Chacune poussait l'autre tendrement, créant un visage typiquement égyptien qui paraissait sculpté par Mahmoud Mokhtar. Quant à ses mains, qui tenaient le volant, elles s'étiraient et se rétractaient, irriguées par des artères saillantes comme le Nil allant abreuver la terre desséchée. Le léger tremblement de ses mains ne faisait basculer la voiture ni à gauche ni à droite. Elle marchait droit en avant, et les yeux du chauffeur, recouverts de deux énormes paupières, laissaient transparaître un état de paix intérieure qui suscitait en moi et dans le monde entier une profonde quiétude.

Rien qu'en m'asseyant à côté de lui, je me suis senti envahi par des ondes magnétiques positives et la vie m'est apparue belle. Je me suis rappelé sans raison un de mes poètes préférés, Jacques Brel, et à quel point il avait tort en écrivant sa célèbre chanson :

*Mourir cela n'est rien,
Mourir la belle affaire,
Mais vieillir... ô vieillir !*

Si Brel s'était assis un jour à côté de cet homme, nul doute qu'il aurait pris sa gomme pour effacer frénétiquement les mots de son poème.

— Vous devez conduire depuis longtemps, monsieur, lui ai-je dit.

— Je suis taxi depuis 1948, m'a-t-il répondu.

J'avais du mal à imaginer qu'il conduisait un taxi depuis près de soixante ans. Je n'ai pas osé lui demander son âge mais je n'ai pu m'empêcher de l'interroger à propos de son expérience :

— Pourriez-vous me dire quelle leçon vous avez tirée de votre expérience, afin que je puisse en profiter ?

— Même la fourmi noire sur un rocher noir dans une nuit ténébreuse reçoit sa part de bonté divine.

— Que voulez-vous dire ?

— Je vais vous raconter une histoire qui m'est arrivée ce mois-ci et vous comprendrez mieux où je veux en venir.

— Volontiers.

— J'ai été très malade pendant dix jours. J'étais incapable de quitter mon lit. Bien entendu, je vis au jour le jour, donc au bout d'une semaine il n'y avait plus un sou à la maison. Je m'en rendais compte même si ma femme me le cachait. Je lui ai dit : "Que va-t-on faire, ma chère ?" Elle m'a répondu : "Tout va bien, Abou Hussein", alors qu'elle quémandait de la nourriture à tous les voisins. Et mes enfants, ils ont déjà assez de soucis. Certains ont déjà marié la moitié de leurs enfants mais n'ont pas de quoi marier les autres. Et l'un de mes enfants a un petit-fils malade avec qui il court d'hôpital en hôpital. Bref, je peux difficilement leur demander quelque chose, ça serait plutôt à moi de les aider.

Au bout de dix jours, j'ai dit à ma femme que je devais aller travailler. Elle m'a supplié et a crié que, si je sortais, elle allait me perdre. Et franchement je n'avais pas la force de sortir mais je me suis dit qu'il le fallait quand même. Je lui ai dit un petit mensonge pieux : que j'étouffais et que j'allais m'asseoir au café pendant une heure, pour prendre un peu l'air. Je suis descendu, j'ai pris la voiture et m'en suis remis à Dieu. J'ai roulé et, au jardin d'Orman, je suis tombé sur un taxi en panne. Le chauffeur m'a fait signe et je me suis arrêté. Il s'est approché de moi, m'a dit qu'il avait un client du Golfe qui devait aller à l'aéroport et m'a demandé de l'amener à sa place. Vous voyez la main de Dieu ! Il avait une Peugeot 504 en parfait état et il était tombé en panne ! J'ai accepté de prendre son client.

L'homme est monté dans ma voiture. Il venait d'Oman, de chez le sultan Qabouss. Il m'a demandé combien je prendrais. Je lui ai répondu que c'était à lui de décider. Il m'a redemandé : "Vous allez accepter ce que je vous paierai ?" J'ai confirmé.

Sur la route, j'ai appris qu'il allait au fret parce qu'il avait quelque chose à terminer là-bas. Je lui ai dit que j'avais un petit-fils qui y travaillait et qui pourrait peut-être l'aider à faciliter les procédures de douane. Il était partant. Quand on est arrivés, j'ai effectivement trouvé mon petit-fils sur place. Mais vous vous rendez compte que j'aurais pu ne pas le trouver à ce moment-là ! Nous avons terminé ce qu'il avait à faire et je l'ai raccompagné à Doqqi.

Il m'a demandé à nouveau : "Vous prendrez combien pour la course, *hajj** ?" Je lui ai

* Titre de respect qu'on adresse aux hommes âgés. Le sens littéral est "celui qui fait le pèlerinage à La Mecque". (N.d.T.)

répondu : “On s’est mis d’accord. Je prendrai ce que vous me donnerez.” Il m’a tendu 50 livres*, je l’ai remercié et ai redémarré. Il m’a demandé si j’étais satisfait, je lui ai répondu que oui.

Il m’a alors dit : “Les douanes auraient dû me coûter 1 400 livres et j’ai payé 600 livres. La différence de 800 livres est un cadeau de ma part. Vous les méritez. Et le trajet en taxi vaut 200 livres. Voici donc 1 000 livres, et les 50 livres que vous avez déjà sont un cadeau.”

Vous voyez, monsieur ? Un seul trajet m’a rapporté 1 000 livres alors que je peux travailler un mois entier sans toucher cette somme. Dieu m’a fait sortir de chez moi, a fait tomber la 504 en panne et a tout fait pour que je touche cette somme. Le pain quotidien ne t’appartient pas, et l’argent ne t’appartient pas : tout appartient à Dieu. C’est la seule leçon que j’ai apprise dans la vie.

Je suis descendu du taxi à regret. J’aurais aimé rester encore des heures avec lui, malheureusement, moi aussi je devais continuer à courir pour gagner ma vie.

* Une livre égyptienne correspond à 0,13 euro.